

GABRIELLA TEGYEV

**« L'amour bien nourri, et l'amour mal nourri »
Chéri et La Fin de Chéri de Colette**

In Colette's romantic world, food is of prime importance where all the characters share the sensuality of the novelist. In this study, we wish to examine how the attitudes to food reflect the ambivalence of love affairs. First, we aim to study the function of the gastronomic language in two of Colette's works, Chéri et La Fin de Chéri, which can illustrate simultaneously the excessive greed of the heroine and the dangers resulting of it. After this analysis, we plan to delve into the Hungarian translations of these two novels, in order to see whether they faithfully recreate the special fervour which characterizes Colette's world.

Dans l'univers amoureux de Colette, les mets occupent une place privilégiée : tous les personnages partagent la sensualité de la romancière, « sensualité qui eut toujours [...] les yeux plus grands que le ventre » (Colette, 1989 : 590). Dans l'imaginaire colettien, les « sens affamés » entrent en contrepoint avec « le ventre trop plein », et la « consommation » avec « l'abstention ». Dans cette étude, nous souhaitons examiner cette dualité de l'univers amoureux, afin de montrer dans quelle mesure la relation amoureuse est marquée par le rapport à la nourriture. Ce dernier cristallisant les réseaux d'ambivalence caractéristiques de la poésie colettienne, nous nous proposerons dans un premier temps d'étudier le fonctionnement du langage gastronomique dans deux de ses œuvres – *Chéri* et *La Fin de Chéri* –, récits permettant d'illustrer simultanément la gourmandise envahissante de l'héroïne ainsi que les dangers qui en découlent.

Au terme de cette première analyse, nous aurons ensuite soin de mettre à l'épreuve les traductions hongroises de ces deux romans, de manière à nous assurer qu'elles recréent fidèlement le rayonnement tout particulier de l'univers colettien.

« L'amour bien nourri » : Chéri

L'histoire se déroule du printemps 1912 au printemps 1913. Il y a six ans déjà que ce jeune homme de vingt-cinq ans vit avec Léa, ancienne femme entretenue qui approche de la cinquantaine. Colette a situé l'action au moment où se dessine la rupture, en partie causée par le mariage de Chéri avec Edmée.

Chéri cherche éperdument l'amour, amour qui entre en résonance avec la passion, mais aussi avec la clairvoyance de Léa.

À en croire Cécile Narjoux, « toute relation amoureuse chez Colette est sous le signe de la nourriture. Son succès est donc marqué par le succès de l'échange nourricier ; et les bons amants sont assurément ceux dont la connivence s'établit sur ce plan. » (Narjoux, 2004 : p. 19). Aussi Léa tient-elle ces propos : « Si on voulait être sincère, on avouerait qu'il y a l'amour bien nourri, et l'amour mal nourri. Et le reste c'est de la littérature. » (Colette, 1953 : p. 94)¹.

La cuisine amoureuse de Colette est une cuisine de l'esprit : « Un bon plat est l'affaire, avant tout, de modération et de classicisme », écrit-elle dans *Marie-Claire* (Colette, 2011 : p. 11). Il n'est donc pas étonnant que la cuisine de Léa soit une « cuisine réfléchie »² et qu'elle ait « [toujours eu] horreur des invités qui bêchent la cuisine et qui collent le fromage à la crème contre les glaces » (p. 13).

« "L'amour bien nourri" des amants est un amour qui s'apparente à l'amour maternel ; c'est donc la femme qui nourrit l'homme et non l'inverse. » (Narjoux, 2004 : p. 18). Pour le jeune Chéri, Léa est d'abord une « sorte de marraine-gâteau » (Colette, 1971 : p. 30) tandis que, pour elle, il appartient à la catégorie des « nourrissons méchants » (p. 39). Aussi « les premiers souvenirs de leur idylle n'abond[ent] qu'en images de mangeaille fine, de fruits choisis, en soucis de fermière gourmette » dans lesquelles Léa ne réveille son amant que pour « le gaver de fraises, de crème, de lait mousseux et de poulets de grain » (p. 40). Abonder, gaver : il s'agit effectivement pour Léa de lui sentir « moins les côtes » grâce à la « bonne bouillie » qu'elle lui fait préparer (*ibid.*), « heureuse et maternelle, et baignée d'une tranquille vertu » (p. 42).

Or, la « mangeaille fine » est loin d'instaurer une véritable intimité ; dès le début, Chéri n'est autre qu'un inconnu indéchiffrable :

Des nourrissons méchants, j'en ai eu de plus drôles que Chéri. De plus aimables aussi et de plus intelligents. Mais tout de même, je n'en ai pas eu comme celui-là. [...] Il y a des moments où je crois que je couche avec un nègre ou un chinois. (p. 39) ; À la vérité, Léa n'avait, au bout de trois mois d'intimité, rien compris à Chéri. (p. 46).

Au fil de l'intrigue, les personnages sont tour à tour absents : Chéri part pour son voyage de noces, Léa entreprend un « voyage d'agrément. » Si l'absence de celui qui est en voyage permet au narrateur de mettre en valeur la crise émotionnelle traversée par le personnage resté seul dans son foyer, elle

¹ Toutes nos références relatives à *La Fin de Chéri* se rapportent à cette édition.

² « Elle aimait l'ordre, le beau linge, les vins mûris, la cuisine réfléchie » (Colette, 1971 : p. 9), ce qui entre en contraste avec le « chaud désordre masculin » (*ibid.*) qui entoure son amant.

Toutes nos références relatives à *Chéri* se rapportent à cette édition.

sert également à montrer les différences de nature de leurs sentiments. Durant l'absence de Léa, la nourriture est une consolation pour Chéri, du moins dans un premier temps : « Il commanda un dîner de modiste émancipée, du poisson froid au porto, des oiseaux rôtis, un soufflé brûlant dont le ventre cachait une glace acide et rouge... » (p. 109). Cette cuisine « irréfléchie », par ses excès même, montre cependant le trouble dont le jeune amant est la proie.

Il n'en va pas de même pour Léa. En effet, Colette dote ses héroïnes d'une grande aptitude à se relever de leurs blessures d'amour par la nourriture : c'est une tasse de chocolat que prépare rituellement Léa au réveil à son « nourrisson méchant », c'est aussi celle qui la console de sa déception d'amoureuse. Le premier geste de Léa, abandonnée de Chéri, est de commander à dîner « une grande tasse de chocolat bien réduit, un jaune d'œuf battu dedans, et des rôtis, du raisin... » (p. 76), comme pour « s'arranger », et « qu'elle but bouillant et mousseux » (p. 77). C'est d'ailleurs au chaud et à la lumière qu'elle décide ensuite de partir se ressaisir : « on va aller manger un peu de cuisine à l'huile, au soleil » (p. 80). Le désir de la consistance³ – associé à la chaleur et à la lumière – constitue sans aucun doute un garde-fou contre l'échec amoureux.

Bien que la nourriture s'avère indispensable à l'équilibre de la femme en lui permettant de « déguiser le monstre – la vieille femme » (p. 139), « l'appétit féminin » peut être également porteur de négativité : « Elle [Edmée] ne prenait pas garde que l'appétit féminin de posséder tend à émasculer toute vivante conquête et peut réduire un mâle, magnifique et inférieur, à un emploi de courtisane. » (1953 : p. 126).

Ainsi, la nourriture est-elle un danger pour l'homme : la femme nourricière, à la fois généreuse et égoïste, lui offre une « plénitude aux vertus ambivalentes » (Narjoux, 2004 : p. 14). Détentrices absolues de la vie de son amant, « nourrisson méchant » qu'elle n'avait pu enfanter, Léa est assurément le substitut de la mère, figure d'une redoutable ambiguïté⁴ : « Avec toi, Nounoune, il y a des chances pour que j'aie douze ans pendant un demi siècle. » (Colette, 1971 : p. 177).

Au lendemain de leurs retrouvailles qui se révèlent décevantes pour le jeune homme, Léa fait preuve d'une extraordinaire grandeur d'âme : si elle choisit de refouler ses émotions, c'est pour affranchir son amant de sa tutelle à la fois amoureuse et maternelle. Il reste à déterminer si la liberté de Chéri aboutit à une véritable libération.

³ Obtenue par le jaune d'œuf et la réduction.

⁴ Ce dont témoigne l'appellation « Nounoune » (surnom donné par le jeune Chéri à Léa). Il est à remarquer que l'hostilité entre la mère réelle (Mme Peloux) et son fils est manifeste.

« *L'amour mal nourri* » : La Fin de Chéri

L'histoire se déroule au lendemain de la guerre, en 1919, six ans après celle de *Chéri* ; le héros approche de la trentaine. Les plans réel et imaginaire de son existence tendent à se confondre : c'est l'image de la Léa d'autrefois qui le hante, tandis que ses rapports avec Edmée deviennent de plus en plus hostiles. Lorsque Chéri, complètement livré à lui-même et à ses obsessions, rencontre la Léa réelle, son souvenir va même jusqu'à se trouver dépourvu de puissance onirique : aussi Chéri, incapable de maîtriser un espace-temps qui lui échappe, doit-il mourir.

L'absence de Léa – qui ne paraît qu'une seule fois sur la scène – s'illustre également dans l'alimentation de plus en plus erratique de Chéri. Dans un premier temps, le héros a recours à son imaginaire pour nourrir son amour : il cherche Léa dans les mets auxquels elle l'avait initié, « flairant les viandes avec suspicion, amateur de fruits et d'œufs frais [...] et il buvait plus d'eau que de champagne » (Colette, 1953 : p. 56). Mais lorsqu'il songe trop précisément à la Léa d'avant-guerre, à son « féminin pouvoir » (p. 68), loin d'y puiser de l'énergie comme une femme l'eût fait, il perd connaissance. Revenant à lui, il a l'impression d'être « en train de mourir » (p. 60).

Enfin, la rencontre avec Léa, « saine vieille femme » (p. 80), lui apporte « un tourment à peine tolérable » (p. 85) : « il remarquait surtout qu['] [...] elle cessait d'appartenir à un sexe défini » (p. 90). Cette Léa est bien différente de la femme nourricière qu'elle fut : au lieu de gaver le jeune homme, c'est un bistro qu'elle lui propose pour dîner : « Écoute, petit, je connais un bistro, avenue des Gobelins... [...] C'est la bonne femme elle-même qui cuisine, et, mon petit... » (p. 93).

Si les plats sont pratiquement absents, les boissons abondent dans les scènes qui suivent, afin de traduire le vide du cœur du héros. Dégoûté par la « menthe verte » à l' « odeur dentifrice », le « barbotage glacé » et l'odeur du « whisky soda », Chéri ne peut pourtant pas résister à l'appel de la Copine, amie de Léa, une « vieille écroulée » (p. 111), absorbée dans ses souvenirs.

Au fur et à mesure que la réalité disparaît, Chéri montre tous les signes d'une déchéance physique : « Edmée put voir qu'il portait, sur sa joue bleue de barbe naissante, les traces d'une longue fatigue, et d'un amaigrissement sensible. [...] Il n'était pas enlaidi, mais diminué, selon un laminage mystérieux qui rendit à Edmée l'autorité. » (p. 123) ; « À manger et dormir peu [...], il perdait du poids, troquait sa vigueur évidente contre une légèreté, un faux rajeunissement que la lumière du jour récusait. » (p. 174).

« Chez Colette, l'homme semble très souvent incapable de se nourrir seul, dans l'exacte mesure où il semble incapable de vivre seul. »⁵ (Narjoux, 2004 : p. 20). Pour Chéri, l'aliment perd sa vertu, le corps perd sa santé et le souvenir son pouvoir consolateur ; le passé devient vide de sens, cesse d'exister, tout comme le « désert présent » du héros :

C'est une grande chance que je l'aie retrouvée, elle [Léa], sur ce mur. Mais après l'avoir retrouvée, je ne peux plus que la perdre. (Colette, 1953 : p. 186) ; Il tourna vers le portrait préféré un mendiant regard. Déjà la ressemblante image ne lui inspirait plus qu'une rancune, une extase, une palpitation diminuées. (p. 187).

La nourriture ne peut apparaître que sous le signe de la négativité : si Chéri déjeune, le jour même de son suicide, « d'huîtres fines, de poisson, de fruits », il a soin de prendre son repas « le dos à la paroi vitrée, protégé du jour » (p. 183), scène à mettre en parallèle avec le désir de lumière de Léa dans des circonstances similaires.

Tout compte fait, l'amour du couple reste sans nourriture, c'est-à-dire sans objet : le départ de Chéri dans le roman précédent entraîne l'abstention de Léa, privée de son sexe⁶, comme l'absence de Léa a pour conséquence l'abstention de Chéri qui sombre dans la privation, cette fois mortelle. En acceptant la douleur de la séparation, la mère nourricière a, sans s'en douter, condamné Chéri au désespoir : ni « l'amour bien nourri » ni « l'amour mal nourri » ne permettront jamais aux amants colettiens de s'épanouir. Offrant une vision pessimiste de la relation amoureuse, les récits n'en expriment pas moins une sorte d'optimisme : tourmentée, délaissée, l'héroïne est capable de faire face à la réalité en se créant un équilibre du « dedans », tandis que le héros, imprégné de faiblesse, de passivité et de maladie, est condamné à disparaître.

La nouveauté de Colette réside dans ce renversement de l'optique traditionnelle, mais aussi dans l'invention d'une prose toute de délicatesse, dans la forme comme dans le fond : prose à la fois touffue, sensuelle et d'une extrême pureté.

Posons-nous à présent la question de la fidélité des traductions hongroises : parviennent-elles à rendre cette particularité de l'œuvre colettienne⁷ ? Albert Gyergyai s'emporte et dénonce une situation désastreuse :

⁵ Le spectacle de la Léa vieillie – « la nuque aux cheveux tondus, le poil gris et vigoureux » (p. 109) – « lui ôtait, depuis quinze jours, l'envie de manger et la liberté d'être seul » (p. 110).

⁶ Selon les termes de Colette, l'abstention de la femme s'interprète comme une forme de possession de soi : « On possède dans l'abstention, et seulement dans l'abstention » (1989 : p. 588).

⁷ *Chéri* fut traduit deux fois : par Miklós Kállay en 1927 et Ágnes Tótfalusi en 2009.

Kállay Miklós *Chérinek* már a címében is (*Cinci!*) hanyag és udvariatlan volt Colette iránt⁸.

S'ensuit un inventaire impitoyable des innombrables erreurs commises par le traducteur mis en cause :

en fils de grue nem « ostoba lud fia », hanem utcai nő fia; elle le traitait de belle crapule nem « a tekintetével simogatta », hanem csak züllött fráternek titulálta; [...] cette grâce volante de petit Mercure nem « a kis higanygolyóknak izgómozgó kedvessége », hanem – Chériről lévén szó – a kis Hermes vagy Mercurius szárnyaló gráciája; [...] mâtin nem « reggel », hanem: a kutyafáját! [...]; s portant des complets d'entraîneur-nek mi köze « az onanisták ismertető jeléhez », mikor ez csak egyszerű sportruhát jelent? Emellett egyes tévedések nemcsak egy-egy kifejezést, hanem egész mondatokat, sőt, ami már megbocsáthatatlan, lélektani mozzanatokot is meghamisítanak. A *Fin de Chéri* fordítását jóval kevesebb botlás csúfítja: [...] viszont itt is [...] sok a Cincihez hasonló találat, mint például guzi, gezemicézni, tutus, strigó, csimmegve és a többi... (Gyergyai : 1927).

Tout en partageant l'opinion de Gyergyai, nous avons choisi de nous concentrer sur la traduction de certains passages étant directement en rapport avec la nourriture. En effet, et dans *Cinci* de Kállay (1927a) et dans *Chéri* de Tótfalusi (2009) – censé remanier la traduction antérieure –, force est de noter l'apparition de plats plutôt curieux⁹.

J'ai toujours eu horreur des invités qui bêchent la cuisine et qui collent le fromage à la crème contre les glaces. (Colette, 1971 : p. 13). Mindig iszonyodtam az olyan vendégektől, akik a konyhában szaglászni és a krémsajtot összekeverik a fagylalttal. (K : p. 10). Mindig irtóztam az olyan vendégtől, aki a konyhában szaglászni, és a sajtkrémet összekeveri a fagylalttal. (T : p. 14).

Le verbe "összekeveri" pouvant avoir le sens de "confondre", nous aurions préféré la proposition « a sajtkrémet a fagylalthoz keveri ».

Léa, amie trop familière, sorte de marraine-gâteau qu'il tutoyait (p. 30). [Léa] nagyon is bizalmas lábon állott a családdal, mint afféle komaasszony, akit Cinci tegezett. (K : p. 24). [Léa] nagyon is bizalmas viszonyban állt a családdal, és mint afféle keresztanya, tegeződött is Chérivel. (T : p. 33).

⁸ A notre sens, le terme « Cinci » serait un surnom avec une nuance péjorative quand il s'applique à un homme, une sorte d'onomatopée qui renvoie au cri de la souris (cf. « cincog » > « couiner »). L'emploi de ce titre dérouté d'emblée le lecteur quant à l'interprétation de la personnalité de Chéri.

⁹ Nous utiliserons les sigles (K) et (T) pour désigner, respectivement, les deux traducteurs de *Chéri*. Dans ce qui suit, c'est nous qui soulignons.

Que les versions hongroises ne correspondent pas au texte original, c'est l'évidence même. Cependant, la traduction du terme de Colette, éloquent, impose un véritable défi au traducteur.

La boule dans le lit tout de suite, et pour dîner une grande tasse de chocolat bien réduit, un jaune d'œuf battu dedans, et des rôtis, du raisin... (p. 76). Gyorsan be az ágyba a melegítő palackot s vacsorára egy nagy csésze csokoládét jó sűrűn, felvert tojással, egy kis sültet és szőlőt... (K : p. 61). Gyorsan ágymelegítőt, s vacsorára forró csokoládét, felvert tojással. Egy kis sültet, és szőlőt... (T : p. 83).

Ici, c'est l'idée de la chaleur qui fait défaut, là, celle de la concision. Csokoládé "felvert tojással" dans les deux cas équivaut à "une omelette au chocolat", « breuvage » qui aurait sans doute choqué tous ceux qui aiment la cuisine réfléchie...

Chéri avait daigné saluer de quelques blasphèmes flatteurs son "café au lait de concierge". (p. 83). Cincinek méltóztatott néhány hízelgő lesajnálással üdvözölni ezt a "házmester kávét". (K : p. 66). Chérinek méltóztatott néhány hízelgő megjegyzést tennie a "házmesterkávéra". (T : p. 89).

Pour traduire le nom de cet énigmatique café, il suffit de lire l'explication de Colette donnée dans *Marie-Claire* :

Un certain "café au lait de concierge" dont il est question dans *Chéri* a éveillé bien des curiosités, que j'ai laissées – c'est le mot – sur leur faim. Mais ai-je des secrets pour *Marie-Claire* ? *Une concierge, en effet, devenue femme de ménage, me donna autrefois la recette d'un petit-déjeuner propre à chasser le frisson des matins d'hiver* [Colette, 2011 : p. 14-15, c'est nous qui soulignons].

Suit la recette de ce café qui ouvre « plaisamment une matinée froide, verglas fumant et ruisseaux gelés » (Colette, 2011 : p. 16). Ce "café au lait de concierge" doit donc être traduit "kávé házmesterné módra".

Il commanda un dîner de modiste émancipée, du poisson froid au porto, des oiseaux rôtis, un soufflé brûlant dont le ventre cachait une glace acide et rouge... (p. 109). Olyan vacsorát rendelt, mint egy emancipált masamódlány, halat hideg portóiban, sült szárnyast s egy forró habfelfújtat, amelynek belseje savanykás vörös fagylaltot rejtett. (K : p. 88-89). Olyan vacsorát rendelt, mint egy elszabadult kalaposlány: halat hideg portóiban, sült szárnyast, és egy forró felfújtat, amely savanykás vörös fagylaltot rejtegetett. (T : p. 121).

Si Chéri tombe dans l'excès quant au choix de ses plats, il est difficile d'imaginer qu'il aille jusqu'à commander... des poissons arrosés avec du porto froid. Il aurait fallu évidemment écrire : « portóiban párolt hideg halat ».

Au sujet de *La Fin de Chéri*, deux remarques s'imposent. En dépit du relatif succès de la traduction, Kállay a tendance à omettre des passages entiers, dont

un moment important : celui qui a trait aux retrouvailles de Chéri avec la Copine, montrant le « terrible isolement » dont le héros est la proie¹⁰.

Il arrive également que le traducteur crée des contresens ; rappelons ceux qui figurent dans la scène du suicide :

Le dos à la paroi vitrée, protégé du jour, il déjeuna d'huîtres fines, de poisson, de fruits. (Colette, 1953 : p. 183). Háttal az üvegfalnak, a fényes napban sütkérezve finom osztrigát, halat és gyümölcsöt reggelizett. (Kállay, 1927b : p. 159) ; Mais après l'avoir retrouvée [Léa], je ne peux plus que la perdre. (p. 186). De miután rátaláltam, most már nem szabad elvesztenem. (p. 161-162)¹¹.

Enfin, sur la couverture de la traduction de Tótfalusi, un paratexte honteux est imprimé : « *Add át magad a csábítás bűnös játékának* » – « *egy kurtizán szerelme* » (c'est nous qui soulignons). Cette fâcheuse addition, accompagnée d'une photo de jeune femme voluptueuse, déroutent d'emblée le lecteur, en faisant disparaître ce qui est l'essentiel : la pureté des « sens affamés », exprimée par un « art domestique de savoir attendre, dissimuler, de ramasser des miettes, reconstruire, recoller, redorer, changer en mieux-aller le pis-aller, perdre et regagner dans le même instant le goût frivole de vivre... » (Colette, 1954 : p. 115).

Aussi serait-il temps de retraduire ces récits, ne serait-ce que pour rendre hommage à un auteur qui, depuis plus d'un siècle, ne cesse de fasciner ses « nourrissons méchants ».

Bibliographie

- COLETTE, *Chéri*, Paris, Fayard, 1971.
COLETTE, *J'aime être gourmande*, Paris, L'Herne, 2011.
COLETTE, *La Fin de Chéri*, Paris, Flammarion, coll. « J'ai lu », 1953.
COLETTE, *La Naissance du Jour*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », tome II, 1989.
COLETTE, *Mes Apprentissages*, Montrouge, Hachette, 1954.
COLETTE, *Cinci* (Kállay Miklós ford.), Cegléd, Világirodalom-kiadás, 1927a.
COLETTE, *Chéri* (Kállay Miklós fordítását átdolgozta Tótfalusi Ágnes), Budapest, Nyitott Könyvműhely, 2009.
COLETTE, *Cinci meghal* (Kállay Miklós ford.), Cegléd, Világirodalom-kiadás, 1927b.
GYERGYAI Albert, *Colette, Nyugat*, 1927. 15. szám / Irodalmi figyelő.
<http://epa.oszk.hu/00000/00022/00424/13265.htm> (Consulté le 20/01/2014)

¹⁰ P. 107-127 dans l'édition française que nous utilisons.

¹¹ Vs. « az árnyékban [...] ebédelt » et « a veszteség maradt csupán ».

NARJOUX Cécile, « Colette ou le "domaine nourricier" », Les Belles lettres /
L'information littéraire, 2004/2 – Vol. 56, Paris, Baillièrè, p. 11-25.

GABRIELLA TEGYEVY

Université de Debrecen

Courriel : tegyevy@hotmàil.com